



<http://www.numelyo.bm-lyon.fr>

**V. de Valous. Rabelais à Lyon, 1532-1534 et Rabelais à Lyon**

**Auteur :Valous, Vital de, 1825-1883**

**Date :1881**

**Cote : 442881**

**Permalien : [http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML\\_00GOO0100137001103649237](http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001103649237)**



## RABELAIS A LYON

1532-1534<sup>(1)</sup>



ROMU sans examen et par acclamation, au grade de bachelier en la faculté de médecine de Montpellier (1<sup>er</sup> novembre 1531), à l'âge de quarante-six ans ou environ, M<sup>e</sup> François Rabelais, ex-cordelier, échappé de l'*in-pace*, puis bénédictin en rupture de vœu, courant le monde, riant,

buvant et étudiant, sans souci et sans pécune, vint, sur les instances de son ami Etienne Dolet, s'établir à Lyon vers le milieu de l'année 1532. Un rôle chargé de ratures et sans date bien précise, du penonage ou milice urbaine de la rue Dubois, près de l'église de St-Nizier, mentionne en marge l'illustre nom de M<sup>e</sup> François Rabelais.

(1) Les dates inscrites dans cette notice sont les mêmes que celles des documents à l'appui, c'est-à-dire, suivant l'ancien style; ainsi l'année 1532 a commencé le 31 mars, l'année 1533 le 13 avril, l'année 1534 le 3 avril. Cet usage de commencer l'année au jour des Pâques, fête mobile, a été continué jusqu'à l'ordonnance royale de 1565 qui reporta le premier jour de l'an au premier janvier. On ne sera donc pas étonné si dans le cours de la notice, le mois de décembre passe avant le mois de janvier de la même année.



Sa correspondance avec Salignac, Tiraqueau, Bouchard, Budé et autres savants atteste avec plus de précision son installation dès cette même année, pendant laquelle le célèbre typographe Sébastien Gryphe, imprima plusieurs publications de haute littérature et de science médicale portant le nom du docte bachelier, et les deux pièces apocryphes dont il fut la dupe. Ces travaux ou ces essais de publicité, eurent peut-être leur intérêt ; ils sont à peu près oubliés, ou simplement recherchés à titre de curiosités bibliographiques. D'après la comptabilité du receveur de l'hôpital du pont du Rhône, Rabelais exerça les pénibles fonctions de médecin de cet établissement hospitalier, dès le mois de novembre 1532, et peut-être les avait-il obtenues avant son installation par le crédit et par les recommandations de ses amis ou par une réputation médicale très promptement acquise qui le fit préférer aux docteurs en exercice à Lyon.

Voici les textes, extraits d'un registre de cette comptabilité, relatifs à cet exercice médical, à sa durée et aux gages ou honoraires du praticien :

« Samedy xv<sup>e</sup> jour du moys de febvrier l'an mil cinq cent trente  
« deux (1533 N. S.)... Plus paye au medecin du present hospital pour  
« ses gaiges de troys moys assavoir novembre decembre et janvier  
« dernier passez a raison de quarante livres par an dix livres. »

En marge le comptable a inscrit cette bonne note :

« Gaiges du medecin nouveau au lieu M<sup>e</sup> Pierre Roland lequel se  
« nomme M<sup>e</sup> Francoys Rabellet. »

Ce registre révélateur renferme encore les articles suivants :

« Sabmedy dix septiesme du moys de janvier l'an mil cinq cent  
« trente troys... plus paye à M<sup>e</sup> Francoys Rabellais medecin du pre-  
« sent hospital en deducion de ses gaiges a luy deuz despuys la fin du  
« moys de janvier MVC XXX II la somme de vingt sept livres tournois.

« Sabmedy dernier jour du moys de febvrier l'an mil cinq cent  
« trente troys... plus paye au medecin du present hospital pour ses  
« gaiges cinq escus vallans onze livres cinq sols.

« Sabmedy premier jour du moys d'aoust l'an mil cinq cent trente  
 « quatre... plus paye au medecin du present hospital pour ses gaiges  
 « ou en deduction d'iceulx la somme de vingt cinq livres tournoys. »

En marge il y a cette observation :

« Il semble que les gaiges du medecin ne sont que de XL livres.

La mention finale des honoraires est conçue en ces termes :

« Sabmedy XIII<sup>e</sup> jour de febvrier l'an mil cinq cent trente quatre  
 « (1535 N. S.)... plus paye a M<sup>e</sup> Francoys Rabellese medecin du pre-  
 « sent hospital la somme de quinze livres tournoys en deducion de ses  
 « gaiges a luy accordes par mesdits seigneurs les conseillers. » (Arch.  
 municip. série non inventoriée.)

D'après cette précieuse comptabilité, Rabelais aurait reçu à raison de quarante livres par an (soit environ mille francs de notre monnaie), et pour vingt-sept mois et demi de service y compris ses absences, du 1<sup>er</sup> novembre 1532 au 13 février 1534 (1535 nouveau style), la somme de quatre-vingt-huit livres et cinq sols tournois. Ces honoraires fort modestes et même insuffisants, étaient sans doute accrus par certaines exemptions d'impôt et la quotidienne *reffection de dessoubz le nez* prise à l'Hôpital.

Il est probable que sa réputation médicale et cette confiance que lui accordait le consulat, lui avaient créé une nombreuse et solvable clientèle. Tous les malades recherchent le soulagement dans la nouveauté des gens et des choses, et parmi eux beaucoup aiment les joyeux propos et le franc rire ; douce diversion à leurs maux et aux terribles craintes de la mort. Ce recours des riches bourgeois à sa science et à sa gaité, assurait, à l'aimable et expérimenté bachelier, des profits pécuniaires qui l'exemptèrent des travaux durs et sédentaires de la correction typographique, à l'atelier des Gryphe où, à l'exemple d'Etienne Dolet et d'autres savants, Rabelais aurait, dit-on, été occupé pour subvenir à des besoins urgents. Cette assertion est douteuse.

Heureusement pour sa mémoire et pour notre littérature nationale,

Rabelais ne se laissa point absorber par l'exercice de la médecine, la culture des lettres grecques et latines et les observations astronomiques. Le rire philosophique dont Aristophane est le plus ancien interprète connu, s'était acclimaté sur le sol gaulois. Les fabliaux et les contes du moyen-âge, les farces des Enfants sans-souci lui avaient donné des lettres de naturalité.

Rabelais empreint de la joyeuse tradition, éleva un monument littéraire à la Gaité. Il composa pendant ses repas largement arrosés des généreux vins lyonnais, et plaisant autant qu'habile, il récita à ses malades bientôt charmés (efficace traitement que de désopiler la rate des déshérités de la santé), les premières ébauches de l'ouvrage auquel il doit sa célébrité. La *Chronique gargantuine* eut trois éditions différentes, tirées par les presses lyonnaises, en 1533. « Il en ha « esté plus vendu par les imprimeurs en deux moys qu'il ne sera « achapté de Bibles en neuf ans » flèche aiguë lancée aux protestants. (Pantagruel, prologue du livre II<sup>e</sup>).

Cette *Chronique* eut le don de consoler « les pauvres vérollés et « goutteux », elle n'est qu'une parodie grotesque des anciens romans de chevalerie, fort à la mode en ce temps-là, et imprimés en quantité innombrable par les presses de Lyon. Cette imitation goguenarde, d'une mythologie fantastique est fortement teintée de moquerie malicieuse.

Rabelais s'appliqua à la transformation de ce premier jet d'une verve endiablée et en fit un chef-d'œuvre.

Ce livre inimitable, qui vaut plus qu'un poème, ne doit pas être jugé sur ses apparences grossières ; il cache sous les railleries formidables et la crudité cynique de ton (précaution utile dans ce siècle de fanatisme), un sens élevé, une érudition remarquable même en ce temps de grandes et fortes connaissances ; des sentiments vraiment humains ; une étonnante profondeur d'observations ; des sarcasmes amers contre la tyrannique Sorbonne dont la rancune fut périlleuse ; des vérités bien dures pour les puissants fomentateurs des guerres désastreuses ; et principalement la défense hardie — et dangereuse à cette

époque si passionnée — de la liberté de conscienc. Bien plus, sous une enveloppe réellement matérialiste, laquelle trompe le vulgaire sur les croyances intimes de l'auteur, on rencontre quelques lumineux rayons spiritualistes. Rabelais se justifie pleinement de la fausse et ridicule accusation d'incrédulité absolue. (Voy. les chap. 26 et 27 du iv<sup>e</sup> liv. de *Pantagruel*). C'est cette moëlle savoureuse, cette « haulte gresse » qui explique mieux que toute analyse le succès perpétuel d'une œuvre vraiment philosophique et d'origine lyonnaise. Au surplus, de nombreux et savants commentateurs ont su extraire cette généreuse moëlle et donner leurs appréciations parfaitement raisonnées, nous dispensant de la publication d'une étude dont le moindre défaut serait l'inutilité.

Si l'on veut juger avec impartialité le *Pantagruel*, il faut judicieusement écarter de cette étonnante et satirique composition certains chapitres que des éditeurs peu scrupuleux y ont ajoutés et que le maître a désavoués.

Les ressources littéraires et scientifiques « de l'inclyte et famosissime » « urbe de Lugdune » sa pléiade masculine et féminine de poètes et de savants, la réputation de beauté et d'amabilité des lyonnaises (Rabelais a-t-il aimé? a-t-il été charmé de l'éternel féminin? questions insolubles), la vie de cocagne et le faste des riches négociants de cette opulente ville où il trouvait avec une existence aisée, la sympathie des *humanistes*, tous ces avantages auraient dû retenir M<sup>e</sup> François et l'attacher à un milieu si plaisant. Mais le caractère inconstant et fantasque, les goûts d'indépendance de ce médecin railleur, ne s'accordèrent pas longtemps avec la régularité indispensable au service de l'Hôpital. Il s'absentait sans congé et sans suppléant, laissant les malades, livrés à la nature, et pis encore à l'ignorance des agents subalternes. A vrai dire, la besogne de l'unique médecin hospitalier, était réellement accablante : la peste et la famine visitaient souvent la ville et les « vérolés très précieux » s'y trouvaient en grand nombre. Rabelais a pu étudier sur une multitude de sujets vivants, les effets de la terrible contagion, à laquelle il fait des fréquentes allusions dans le

*Pantagruel*. « Mais que diray-je des pauvres vérollez et goutteux ? O  
 « quantes foyz, nous les avons veu a l'heure qu'ilz estoyent bien oingtz  
 « et engressez a point et le visaige leur reluisoit comme la claveure  
 « (serrure) d'un charnier, et les dents leur tressailloyent comme font  
 « les marchettes (touches) d'un clavier d'orgues ou d'espinette, quand  
 « on joue dessus, et que le gosier leur escumoit comme a un verrat  
 « que les vaultres (chiens) ont aculé... » (*Pantagruel* : Prologue du  
 livre II\*).

Ces caprices déplurent aux conseillers de ville, administrateurs de l'Hôpital. Ils ne mirent point en balance les services rendus et les succès obtenus par ce médecin qui professait publiquement l'anatomie et qui pour démontrer avec plus de clarté les principes de cette branche fort arriérée des connaissances humaines, avait osé disséquer le corps d'un pendu devant un nombreux auditoire, en partie étonné, en partie scandalisé. Rabelais, l'un des hardis propagateurs de la science en dehors et en dépit des Universités privilégiées et surtout de la Sorbonne, fut peut-être le premier qui tint des conférences publiques à Lyon. Le malheureux Dolet, révèle cette nouveauté dans ses *Carmina*, en faisant parler un cadavre, qui s'applaudit d'être disséqué par le médecin de l'Hôpital de Lyon, très savant homme, expliquant avec lucidité la symétrie merveilleuse du corps humain, chef-d'œuvre de Dieu.

Il fallait un médecin plus ponctuel aux malades, et la place était sollicitée par trois rivaux. Le conseil de ville s'empessa de satisfaire à une nécessité urgente. Il tint plusieurs séances où cette affaire fut mise en délibération ; voici les textes :

« Le dimanche XIII febvrier MVC trente quatre en l'Ostel Dieu apres  
 « disner M<sup>e</sup> Charles medicin a fait requeste pour avoir la charge de  
 « medicin dudit hospital au lieu de M<sup>e</sup> Rabellaise qui s'est absente  
 « M<sup>e</sup> Pierre du Castel a fait pour luy semblable requeste M<sup>e</sup> Canape  
 « a fait semblable requeste pour luy. »

« Le mardi, XXIII febvrier MVCXXXIII, en l'ostel commun apres dis-

« ner lesdits sieurs conseillers ont mys en termes de pourveoir d'un  
 « medicin à l'ospital du Pont-du-Rosne au lieu de M<sup>e</sup> Rabelays qui  
 « s'est absente et a habandonne ledit hospital sans advis, ne prendre  
 « conge aussi les requestes faictes tant de la part de M<sup>e</sup> Charles  
 « que de M<sup>e</sup> Canape et M<sup>e</sup> du Castel car les ungs estoient d'opinion  
 « d'y pourveoir et de proceder a eslire l'un ou l'autre les autres que  
 « l'on devoit attendre jusques apres Pasques se ledit Rabellays vien-  
 « drait ou non. Est survenu ledit sieur Gimbre conseiller auquel a  
 « este demande son opinion sur ce que dessus lequel ce dit et opine  
 « comme s'en suit. Ledit Gimbre a opine et dit qu'on y doit pourveoir  
 « et qu'il y a eu assez temps pour y avoir pense. Pour les requestes  
 « qu'on luy avoit faictes son intention estoit deslire et nommer ledit  
 « M<sup>e</sup> Charles. »

« Neanmoins pour ce que depuys monsieur de Montrotier qui  
 « donne chacun an audit hospital IIIC livres tournoys et plus faict  
 « grande requeste et instance pour ledit M<sup>e</sup> du Castel attendu aussi  
 « que le moindre des deux est assez suffisant il donne sa voix et eslit  
 « ledit M<sup>e</sup> du Castel. »

« Sieur Jacques Fenoil pour semblables causes et affin de ne diver-  
 « tir le dit sieur de Montrotier du bien qu'il faict audit hospital aussi  
 « monsieur de Vauzelles son frère de l'amour qu'il porte et biens qu'il  
 « faict audit hospital a donne et donne sa voix audit M<sup>e</sup> du Castel  
 « comme bien ydoine et seuffizant. »

« Ledit Pierre Durand a dit que l'on doit superceder d'y pourveoir  
 « jusques apres Pasques car il a entendu que ledit Rabellays est à  
 « Grenoble et porra revenir.

« Ledit de La Porte dit qu'il n'est requis y pourveoir si prompte-  
 « ment sans y bien penser. »

« Monsieur Jehan Guillaud dit que l'on doit bien y penser. »

« Ledit Rochefort est bien davis attendre et qu'il voudroit bien  
 « scavoir l'advis de monsieur de Montrotier. »

« Ledit Camus, a dit qu'il sest bien l'intention dudit sieur de Mon-

« trotier qui fait grande requeste et instance pour ledit M<sup>e</sup> du Castel  
 « et qu'il a sceu des medecins et apoticaire que ledit du Castel est  
 « tres souffizant pour avoir ladite charge et luy donne sa voix. »

« Ledit Guillen s'en remet a la pluralite des voix.

« Ledit Manissier est d'opinion de ny pourveoir pour le present. »

« Ledit Doulhon, en concluant pour la diversite des voix a continue  
 « la matiere jusques a jeudy prochain au consulat et entre deux chas-  
 « cun y pensera. » (Arch. municip. BB. 54).

Les conseillers de ville administrateurs de l'Hôpital, présents à cette délibération très intéressante, étaient: Humbert Gimbre, ferratier Jacques Fenoil, drapier, Pierre Durand, épicier, Hugues de La Porte, marchand, M<sup>e</sup> Jean Guillaud, notaire et greffier de l'ordinaire, Benoît Rochefort, drapier, Michel Guillens, changeur, Pierre Manissier, changeur, Jean Doulhon, visiteur du sel; c'est ce dernier qui présidait à cette séance.

Les deux laconiques procès-verbaux, donnent les noms des trois compétiteurs et démontrent que Rabelais qui avait le tort d'être absent, faute grave en tous les temps et inexcusable dans cette occasion, comptait, parmi les magistrats consulaires, trois ou quatre amis très timides: Pierre Durand, Hugues de La Porte, Jean Guillaud et Pierre Manissier, lesquels cherchèrent à gagner du temps, espérant que le docte médecin reviendrait vite reprendre ses fonctions et suivre le cours de ses études et de ses joyeusetés.

La majorité de ce conseil composé de notables négociants, méthodiques et formalistes, qui non seulement ne goûtaient point les *novellets* étranges, les spirituelles saillies et les sarcasmes hardis de ce médecin à l'humeur buissonnière, mais qui en ressentaient de l'effroi, cette majorité se montra soucieuse du soulagement régulier des malades. Elle ne voulut pas les laisser plus longtemps sans prescriptions médicales; elle entraîna les partisans de la « haulte gresse », la minorité; elle fit valoir au profit de l'Hôpital, un rabais de dix livres sur les honoraires du nouveau médecin à élire, et principalement le géné-

reux concours pécuniaire de deux personnages riches et influents qu'il ne fallait pas mécontenter : Jean de Vauzelles, prieur de Montrotier, littérateur et poète religieux, sans doute très-froid vis-à-vis du sceptique Rabelais, et son frère Mathieu de Vauzelles, plusieurs fois conseiller de ville, magistrat et jurisconsulte (qui prit une grande part à l'établissement de la manufacture des étoffes de luxe) tous deux bienfaiteurs de l'Hôpital.

L'élection du nouveau médecin eut bientôt lieu :

« Le vendredy v<sup>m</sup> mars MVC trente quatre en hostel commun les  
 « dits sieurs (conseillers) ont procede a eslire un medecin pour le  
 « service du grant hospital du pont du Rosne au lieu de M<sup>e</sup> Francoys  
 « Rabellayze medecin qui sest absente de la ville et dudit hospital sans  
 « conge prendre pour la deuxiesme foyes et ont tous d'une voix eslu  
 « M<sup>e</sup> Pierre du Castel docteur medecin aux gaiges toutesfois de trente  
 « livres tournoys à laquelle somme de xxx livres ils ont admodere  
 « les gaiges anciens qui estoient de quarante livres et pour ce lont fait  
 « venir et luy avoir declare ladite élection il la acceptee auxdits gaiges  
 « tant qu'il plaira au Consulat lequel a jure et promis de bien servir  
 « lesdits povres diligemment et loyaument faire son service (*Arch.*  
 « *municip.* BB. 54). » Ainsi le docteur se trouvait moins rétribué que le bachelier, dont il prenait la place.

Cette exécution, votée à l'unanimité pour les causes mentionnées et encore pour une seconde escapade, (un second voyage à Grenoble ? les recherches sur le ou les séjours de Rabelais en Dauphiné ont été infructueuses), ne paraît pas avoir été vivement ressentie par ce maître railleur. On ne trouve dans ses œuvres ni récriminations, ni rancune contre les Lyonnais qui l'avaient accueilli avec tant de bienveillance. Il se sentait en faute et ne commit point d'ingratitude à l'égard d'une ville où ses succès furent si prompts. Il nourrissait sans doute le projet d'abandonner cette cité ultra-catholique où il ne se sentait plus à l'aise, ni même en sûreté. Son ami Clément Marot, poursuivi comme hérétique, avait brusquement quitté Lyon pour se réfugier auprès de

la reine de Navarre, et en cette année 1534, le siège archiépiscopal faisait le procès inquisitorial à un sujet suisse, marchand fréquentant les foires, accusé d'hérésie luthérienne. Sa position irrégulière de moine défroqué était pleine de périls et lui donnait à réfléchir sérieusement. Peut-être s'était-il décidé à fuir les rigueurs de l'implacable justice ecclésiastique secondée par la justice royale.

Maitre François, qui venait de démontrer victorieusement aux « rappetasseurs de vieilles ferrailles latines, revendeurs de vieux mots latins, moisis et incertains, que nostre langue n'est tant vile, tant inepte, tant indigente et à mespriser qu'ils l'estiment.... », se rendit à Rome, avec son protecteur le cardinal Jean du Bellay, pour y solliciter l'absolution pontificale, et l'ayant obtenue (janvier 1536), il retourna à Montpellier où il reçut le grade de docteur (22 mai 1537).

Doué d'une de ces physionomies heureuses qui inspirent la sympathie, d'un esprit jovial qui ne pouvait retenir un bon mot, et d'une véritable science médicale, Rabelais mit en pratique, même avec ses malades, son système pantagruélique; il provoquait le rire, parce que, disait-il : « le rire est le propre de l'homme et que la mélancolie est contraire à la santé. » A l'exception des textes ci-dessus reproduits, les registres quotidiens de l'hôpital de Lyon ne mentionnent ni le nom du médecin, ni aucune prescription hygiénique ou ordonnance pharmaceutique. Un *recipe*, formulé de cette main si vigoureusement satyrique, apporterait à l'histoire médicale des révélations instructives et constituerait un document de haute curiosité.

Rabelais revint plusieurs fois, dit-on, à Lyon, où ses ouvrages postérieurs à l'année 1534 furent imprimés. Ce fait ne constitue pas une preuve certaine d'un ou de plusieurs séjours ou passages éphémères. Il n'est pas impossible qu'en l'année 1543, se trouvant auprès du cardinal Guillaume du Bellay, frère de Jean, arrêté par une grave maladie à St-Symphorien-de-Lay, Rabelais eût accompagné, comme familier et médecin, ce vice-roi du Piémont, et visité ses amis de Lyon. On a fait, au sujet de ces retours présumés, des contes sans valeur ; par exemple le conte des paquets de poisons.

la reine de Navarre, et en cette année 1534, le siège archiépiscopal faisait le procès inquisitorial à un sujet suisse, marchand fréquentant les foires, accusé d'hérésie luthérienne. Sa position irrégulière de moine défroqué était pleine de périls et lui donnait à réfléchir sérieusement. Peut-être s'était-il décidé à fuir les rigueurs de l'implacable justice ecclésiastique secondée par la justice royale.

Maitre François, qui venait de démontrer victorieusement aux « rappetasseurs de vieilles ferrailles latines, revendeurs de vieux mots latins, moisis et incertains, que nostre langue n'est tant vile, tant inepte, tant indigente et à mespriser qu'ils l'estiment.... », se rendit à Rome, avec son protecteur le cardinal Jean du Bellay, pour y solliciter l'absolution pontificale, et l'ayant obtenue (janvier 1536), il retourna à Montpellier où il reçut le grade de docteur (22 mai 1537).

Doué d'une de ces physionomies heureuses qui inspirent la sympathie, d'un esprit jovial qui ne pouvait retenir un bon mot, et d'une véritable science médicale, Rabelais mit en pratique, même avec ses malades, son système pantagruélique; il provoquait le rire, parce que, disait-il : « le rire est le propre de l'homme et que la mélancolie est contraire à la santé. » A l'exception des textes ci-dessus reproduits, les registres quotidiens de l'hôpital de Lyon ne mentionnent ni le nom du médecin, ni aucune prescription hygiénique ou ordonnance pharmaceutique. Un *recipe*, formulé de cette main si vigoureusement satyrique, apporterait à l'histoire médicale des révélations instructives et constituerait un document de haute curiosité.

Rabelais revint plusieurs fois, dit-on, à Lyon, où ses ouvrages postérieurs à l'année 1534 furent imprimés. Ce fait ne constitue pas une preuve certaine d'un ou de plusieurs séjours ou passages éphémères. Il n'est pas impossible qu'en l'année 1543, se trouvant auprès du cardinal Guillaume du Bellay, frère de Jean, arrêté par une grave maladie à St-Symphorien-de-Lay, Rabelais eût accompagné, comme familier et médecin, ce vice-roi du Piémont, et visité ses amis de Lyon. On a fait, au sujet de ces retours présumés, des contes sans valeur ; par exemple le conte des paquets de poisons.

La biographie de cet homme, remarquable par ses défauts comme par ses aimables qualités et sa vaste érudition, ayant été l'objet des estimables travaux de commentateurs en renom, nous n'avons pas eu la pensée de la recopier ; nous nous sommes simplement appliqué à mettre en relief, d'après des textes authentiques, tout ce qui fut accompli à Lyon, pendant plus de deux ans, par l'illustre et drôlatique penseur.



